

Je n'aime dans l'Histoire que les anecdotes

Prosper Mérimée

Les rois fainéants

Les successeurs de Dagobert 1er, mort en 639, sont connus par leur surnom de « Rois fainéants » ; ils vont, bon an mal an, réussir à rester sur le trône pendant un peu plus d'un siècle, c'est-à-dire de 639 à 751.

On peut se poser la question de savoir comment, en cette année 639, la monarchie mérovingienne a brusquement basculé dans la fainéantise. En fait, il ne s'agit pas de paresse dans l'acception actuelle du terme ; l'appellation serait plutôt le constat de l'inexistence d'actions brillantes correspondant à « faits : néant ». Et comme souvent, il faut tenir compte d'un concours de circonstances :

Les victoires militaires sont absentes et privent dès lors le royaume des tributs et butins qui alimentent le trésor royal et donc la fortune des monarques.

Parallèlement, l'ampleur du domaine royal diminue parce que les rois sont obligés de multiplier les bénéfices et donations pour s'assurer certains dévouements à leur cause

Les rois font de plus en plus preuve d'une certaine incapacité à faire rentrer les taxes et impôts par manque de contrôle sur les fonctionnaires qui en ont la charge.

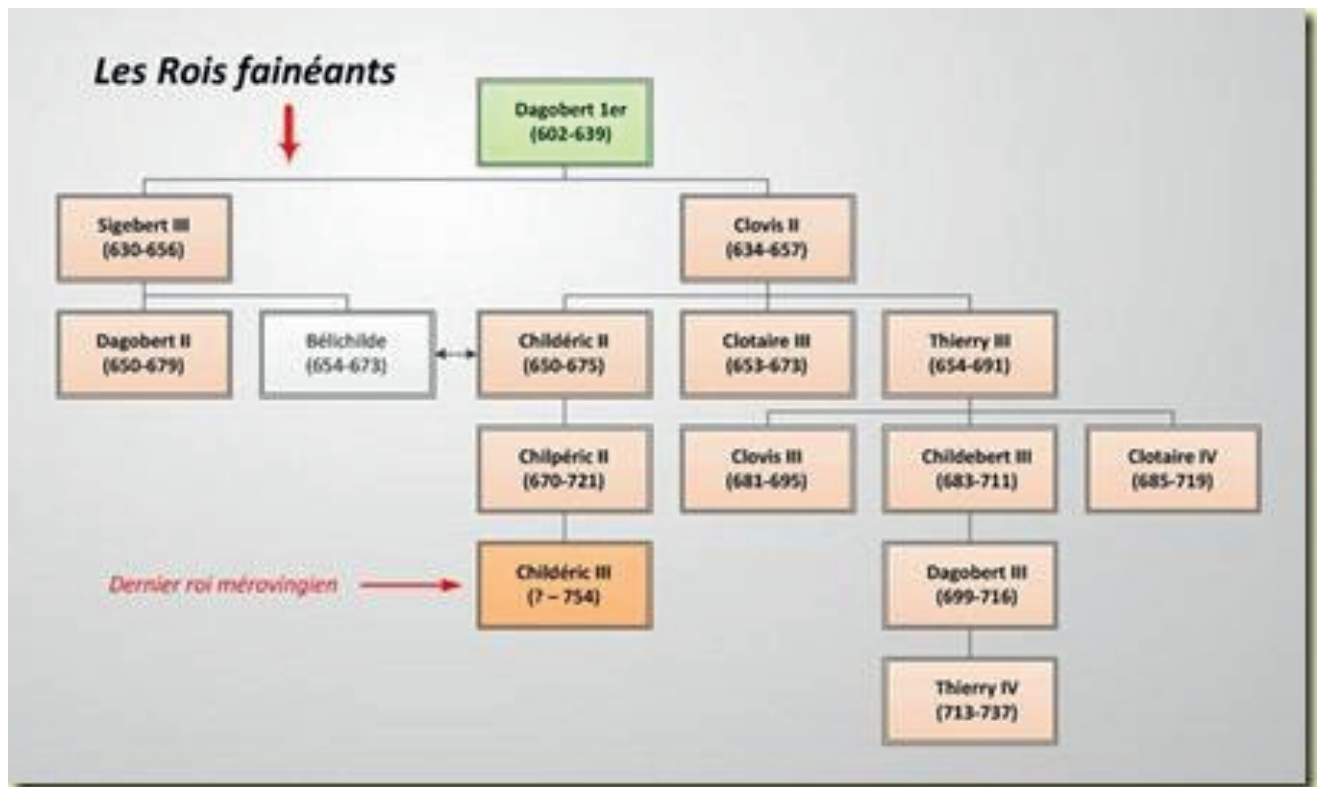
Epuisés par les excès auxquels ils se livrent, les monarques mérovingiens n'ont plus l'envie ni la force de gouverner.

C'est donc en dilapidant les richesses familiales et, privés de nouvelles rentrées, que les rois ont affaibli leur pouvoir à la faveur des riches familles aristocratiques. La famille des Pippinides est l'une de ces familles ; elle saura manœuvrer très adroitement pour prendre une place de plus en plus importante dans l'exercice du pouvoir et poser son empreinte sur la monarchie mérovingienne déclinante avant de la remplacer sous le nom de Carolingiens.

Ils ont occupé le trône ...

Si le nom de ces rois fantoches a traversé tant de siècles ce n'est donc pas grâce à leurs actions ou prouesses héroïques. Leur seule empreinte est celle qui figure au bas des documents officiels qu'ils ont signés sur ordre du maire du palais.

Voici, pour les plus curieux d'entre vous, ces fameux rois fainéants



L'origine de l'expression « de France et de Navarre »

Lorsqu'on entend cette expression il faut comprendre « de partout en France ». Par exemple, les chauves de France et de Navarre sont tous les chauves de France, sans exclusion d'une partie d'entre eux. Mais d'où vient cette expression ? Comme bien souvent dans la langue française, il faut regarder dans l'Histoire pour en trouver l'origine.

Au départ, il y avait le royaume de France auquel ont été rattachés de plus petits royaumes, à force de batailles ou d'héritages. Parmi les plus petits territoires il y avait la Navarre. Ce royaume était situé dans les Pyrénées. Le sud de ce royaume, la Haute-Navarre, fut rattaché à la couronne de Castille en 1516. A la mort d'Henri III, roi de France, en 1589, c'est Henri de Navarre qui lui succéda en apportant le Royaume de Navarre à la France. Il devint alors Henri IV roi de France et de Navarre. En 1790, la Basse-Navarre fut intégrée au département des Basses-Pyrénées, ancien nom des Pyrénées-Atlantiques.

Depuis Henri IV, tous les rois de France étaient aussi rois de Navarre.

En disant « de France et de Navarre », on n'exclut aucun petit bout du territoire

27 février 1594 : Henri IV est sacré roi de France à Chartres et non pas à Reims

Le roi avait résolu de se faire sacrer, mais la ville de Reims était au pouvoir de la Ligue*. Son conseil décida que cette cérémonie aurait lieu dans l'église de Chartres, « pour la particulière dévotion que ses ancêtres, ducs de Vendômois, comme diocésains et principaux paroissiens, y avaient toujours portée. »

*Henri IV. Il doit alors lutter contre les armées de la Ligue dirigées par le duc de Mayenne, un Guise, qui tentent de mettre sur le trône, le cardinal de Bourbon, oncle d'Henri IV.

La sainte ampoule était aussi au pouvoir des ligueurs. Pour y suppléer, on fit venir une sainte ampoule conservée dans l'abbaye de Marmoutier-près-Tours, et qui renfermait un saint chrême apporté du ciel par des anges pour guérir les blessures de saint Martin. Cette miraculeuse origine, attestée par Sulpice-Sévère, Fortunat, Paulin et Alcuin, est, dit l'historien de Thou, plus certaine que celle de la sainte ampoule de Reims, dont n'ont parlé ni saint Remi, ni Grégoire de Tours.

Le sacre d'Henri IV eut lieu avec une grande pompe le 27 février 1594. « Les évêques de Nantes, de Digne, de Maillezais, d'Orléans et d'Angers, y figuraient comme pairs ecclésiastiques, subrogés, dit Palma Cayet, aux évêques de Laon, de Langres, de Béarnais, de Chalons et de Noyon, les uns desquels étaient absents, ou mal disposés, ou morts. Quant aux anciens pairs laïques, les ducs de Bourgogne, de Normandie et d'Aquitaine, les comtes de Toulouse, de Flandre et de Champagne, ils furent représentés par trois princes du sang (Conti, Soissons, Montpensier), et par trois ducs (Luxembourg-Piney, Retz et Ventadour). Le maréchal de Matignon remplit les fonctions de connétable. Le chancelier (de Chiverny), le grand maître (comte de Saint-Pol), le grand chambellan (duc de Longueville), et le grand écuyer (duc de Bellegarde), étaient présents. »

L'église avait été disposée magnifiquement ; les princes et les seigneurs qui assistèrent à la cérémonie y déployèrent un grand luxe. Ce luxe, attesté par Palma Cayet, semble contredire l'anecdote suivante, rapportée par L'Estoile, à la date du 6 février 1594, vingt-et-un jours avant le sacre :

« En ce même temps, on ramena au roi ses grands chevaux, parce qu'il n'y avait pas de quoi les nourrir. Le roi, s'adressant à M. d'O, lui demanda d'où cela venait :

« Sire, dit-il, il n'y a point d'argent.

- Ma condition, répondit le roi, est bien misérable ! On me fera tantôt aller tout nu et à pied. Puis, se tournant vers un sien valet de chambre, il lui demanda combien il avait de chemises.

-Une douzaine, Sire, dit-il ; encore y en a-t-il de déchirées.

-Et de mouchoirs, dit le roi, n'est-ce pas huit que j'ai ?

— Il n'y en a pour cette heure que cinq, dit-il. Alors M. d'O dit qu'il avait commandé pour 6000 écus de toile en Flandre pour lui en faire.

-Cela va bien, dit le roi ; on me veut faire ressembler aux écoliers qui ont leurs robes fourrées en leur pays, et cependant meurent de froid. »

Il est certain que ces anecdotes sur la misère du roi avaient cours parmi les royalistes de Paris ; mais n'étaient-elles pas répandues à dessein ?

Henri IV, à cette époque ,de 1593 à 1596, conquiert plus de places avec son or qu'avec ses armes ; Il trouva dans les coffres de son royaume de Navarre ou dans la bourse de ses amis près de 7 000 000 d'écus pour distribuer aux ligueurs qui consentirent à lui remettre les places fortes qu'ils étaient chargés de défendre.



Le roi fut sacré par Nicolas de Thou, évêque de Chartres, qui le lendemain lui remit, dans la forme accoutumée, le collier de l'ordre du Saint-Esprit.

La tulipe, à l'origine du premier krach boursier de l'Histoire

Les phénomènes de fièvre spéculative sont nés en même temps que le capitalisme moderne. Retour sur le premier krach financier de l'Histoire, l'explosion de la bulle du bulbe ou Tulipomanie, en 1637 !



Des soldats gardent des champs de tulipes aux Pays-Bas, au XVII^e siècle. Huile de J.-L. Gérôme. 1882. Walters Art Museum, Baltimore.

Qu'est-ce qu'un krach ?

Le krach boursier est une baisse soudaine et précipitée des actions touchant une place financière ou plusieurs d'entre elles. L'une des caractéristiques principales du krach est l'effet de panique qui voit les investisseurs vendre tous en même temps, créant ainsi une spirale baissière que rien ne peut arrêter. Le terme de « krach » apparaît lors de la chute des Bourses de Vienne et de Berlin en été et en automne 1873. C'est donc un phénomène ancien, et l'Histoire a été ponctuée de krachs plus ou moins spectaculaires.

Plus connue sous le nom de la tulipomanie, le krach des tulipes est la première crise financière inscrite dans l'histoire de la bulle spéculative. Elle eut lieu en Hollande et concerne l'effondrement de la spéculation démesurée sur le bulbe de tulipe.

Pourquoi la tulipe hollandaise a-t-elle déchainé les passions en Europe au XVII^e siècle ?

Au début du XVII^e siècle, le Nord de l'Europe manifeste un engouement pour l'horticulture et le jardinage. La tulipe, originaire de Constantinople, est considérée comme une plante rare et est méconnue du grand public. L'époque se passionne pour la création d'hybrides et de nouvelles variétés voient le jour. La tulipe fait l'objet de plus en plus de convoitise, à tel point que des voleurs s'immiscent dans les jardins botaniques pour voler les bulbes.

Rapidement, la tulipe devient le symbole de luxe, la fleur désirée par la bourgeoisie fortunée. La tulipe fait son apparition dans les livres, les peintures (exemple : les bouquets de fleurs de Bruegel), les catalogues commerciaux (dédiés aux différentes variétés des tulipes).

Comment cette simple fleur a-t-elle pu être à l'origine du premier grand krach financier de l'Histoire ?

La tulipe est une plante à bulbe qui se reproduit par semence ou par division du bulbe. Elle fleurit en avril et en mai, c'est pourquoi, les ventes au comptant [1] avaient lieu durant ces deux mois.

Le reste de l'année, les contrats signés devant notaire étaient des achats sur marché à terme [2], c'est-à-dire des ventes qui portaient sur des bulbes n'existant pas encore.

C'est ainsi que les Néerlandais créent un marché sur lequel le bulbe de tulipe se négocie comme un bien durable. L'apparition d'une demande française stimule les ventes et les spéculateurs entrent sur le marché. Deux ans plus tard, un système similaire à une bourse de commerce où se négocient les contrats à terme se met en place. Ni l'acheteur, ni le négociant ne fournissent de dépôt de garantie car il n'existait pas de système de marge [3]. Or, il faut savoir que les tulipes sont fragiles et victimes potentielles de nombreux virus.

L'explosion de la bulle du bulbe

Les prix commencent à réellement exploser en 1634 jusqu'à fin 1636. Au plus fort de la bulle, des promesses de vente pour un bulbe de tulipe, pouvaient se négocier à un prix record de 6 700 florins, soit la valeur de deux maisons, huit fois celui d'un veau gras et vingt fois le salaire annuel d'un ouvrier spécialisé !

En février 1637, les spéculateurs se rendent compte de l'irrationalité de ce phénomène : le prix des contrats à terme de bulbes de tulipe s'effondre brutalement. La chute des cours est si subite qu'aucun des contrats ne peut être honoré. De nombreux marchands firent banqueroute. En avril 1637, tous les accords spéculatifs furent annulés et le prix maximum pour un bulbe de tulipe fut fixé à 50 florins.

Cette bulle, qui a fini par exploser, a marqué l'histoire économique et financière moderne.

[1] Une vente au comptant est une vente effectuée moyennant le paiement immédiat et intégral au vendeur à la livraison

[2] Un marché à terme, ou marché des contrats à terme, est un marché où les règlements se font à une échéance ultérieure (à la livraison dans le cas des tulipes) portant sur un produit qui n'existe pas encore.

[3] Système de marge ou Appel de marge, le versement obligatoire de fonds supplémentaires permet de couvrir la dépréciation de sa position ouverte sur le marché.

Le drapeau du Royaume-Uni s'appelle l'Union Jack

Comme son nom l'indique « union, le drapeau britannique rassemble les 4 drapeaux composant le Royaume-Uni: Angleterre, Ecosse qui constituent la Grande Bretagne et l'Irlande du Nord.

L'Union Jack est donc composé de:

- la croix de Saint Georges, saint patron de l'Angleterre ;
- la croix de Saint André, saint patron de l'Ecosse ;
- la croix de Saint Patrick, saint patron de l'Irlande.

L'Union Jack est officialisé le 1er janvier 1801, après l'union de 1800 des royaumes de la Grande-Bretagne et de l'Irlande.

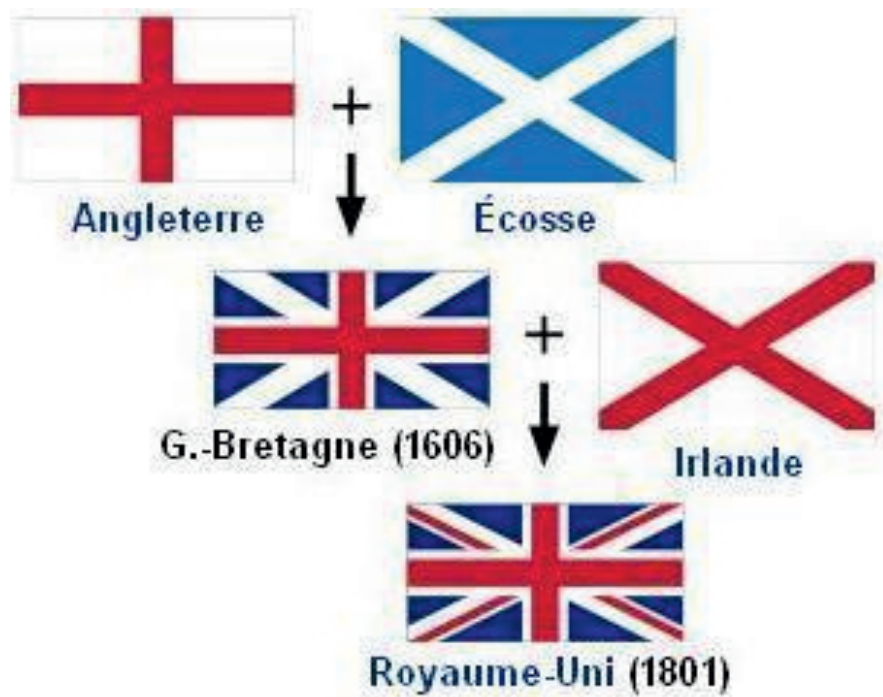
Nous pouvons tout de même noter qu'il manque l'emblème du Pays de Galles. Cette province a été rattachée au royaume d'Angleterre au XIIème siècle, elle était donc absente lors de la création de l'Union Jack.

L'origine de « Jack » est bien plus floue. Plusieurs hypothèses:

- Référence au roi Jacques 1er (1566-1625) qui a créé un drapeau commun entre l'Angleterre et l'Ecosse en 1606.
- Jack (Jacques) signifiait autrefois paysan, homme du peuple.
- L'explication la plus vraisemblable selon les experts nous apprend que c'est un terme issu de la marine anglaise: Jack signifie pavillon.

Qui est John Bull?

John Bull est le nom d'un personnage symbolisant l'Angleterre ou encore l'Anglais typique (littéralement "Jean le Taureau")...



La laïcité ne s'applique pas en Alsace

Le président de la République française est le seul chef d'État au monde, avec le pape, à pouvoir nommer des évêques, à Metz et à Strasbourg.

La laïcité n'est pas totalement appliquée en Alsace. Le Haut-Rhin, le Bas-Rhin et la Moselle (Lorraine) disposent aujourd'hui encore d'un statut d'exception. C'est une entorse à la loi de 1905 dont les racines remontent bien loin jusqu'au XIX^{ème} siècle. Car à cette date, ces territoires ne font pas partie de la République française ou plutôt, ils n'en font plus partie. La guerre de 1870 a amputé la France. Ces zones sont annexées par l'Empire allemand.

Quand elles deviennent françaises en 1918, elles conservent le statut concordataire, bien que le gouvernement Herriot tente de l'abolir en 1924. Les réactions sont si virulentes dans la région et les peurs d'attiser l'autonomisme si fortes que le projet de réforme est enterré.

La France a été le premier pays à passer au système métrique

Le système métrique, qui a permis d'unifier les unités de poids et de mesures que nous utilisons au quotidien, a vu le jour pendant la Révolution française. Nous vous proposons de retracer l'histoire du mètre et des unités de mesure.

La création du système métrique

Le système métrique est apparu lorsque les mathématiciens ont été appelés à intervenir dans les systèmes de mesure quotidienne.

En France, lors de la rédaction des cahiers de doléances en 1789, le clergé, la noblesse et le tiers état se sont accordés sur la nécessité d'unifier le système des poids et des mesures.

Le 8 mai 1790, l'Assemblée nationale vota pour la création d'un système de mesure stable, uniforme et simple, sur une base décimale. Le mètre fut alors choisi comme unité de base de ce système.

Le mètre comme unité de base

Le mètre, qui est l'unité de base du système métrique, a été officiellement défini pour la première fois le 26 mars 1791 par l'Académie des Sciences comme la dix-millionième partie d'un quart de méridien terrestre (entre le Pôle et l'Equateur).

Pour calculer précisément la valeur du mètre, deux scientifiques Jean-Baptiste Joseph Delambre et Pierre Méchain ont été chargés de mesurer le méridien entre Dunkerque et Barcelone via Rodez.

Le mètre ainsi calculé, devint la norme légale et obligatoire pour la France en 1795. En 1799, un mètre-étalon en platine fut créé à partir de cette définition et devint la référence.

Caligula doit son nom d'Empereur romain à une paire de sandales

En 37 de notre ère, Caligula devient à son tour empereur. Fils du très populaire général Germanicus, Caligula doit son nom à son enfance dans des camps militaires : il portait en effet un mini costume de soldat, avec de petites sandales. Sandale se disant « Caliga », le diminutif « Caligula » lui est resté.

Son père, héritier désigné par Tibère, étant mort prématurément, « petite sandale » est le candidat logique pour diriger Rome. Son règne ne dure que quatre petites années, au cours desquels il réussit à se mettre tout le monde à dos. Genre, vraiment tout le monde.

Caligula c'est un peu, dans l'historiographie antique, l'archétype de l'empereur fou. Suétone propose un impressionnant catalogue de ses vices. Et le moins qu'on puisse dire, c'est que toutes les cases de l'ignominie sont cochées.

Premièrement, la cruauté. Adolescent déjà, Caligula assistait, nous dit Suétone, « avec une curiosité extrême » aux supplices des condamnés. Un goût qui ne se serait pas atténué avec l'âge.

Devenu empereur, il aurait eu pour habitude, pendant les banquets, de faire torturer les prisonniers pour son divertissement. Pour ne rien arranger, ses victimes étaient tuées à petit feu pour que celles-ci « se sentent mourir » comme il aimait le répéter. Dans la même veine,

plutôt que de payer du bétail qui servait de nourriture aux bêtes sauvages que l'on utilisait pour les spectacles, il préférait utiliser les criminels, et peu importe leur crimes : meurtre, dettes, ou simple petit larcin..., quand il veut se débarrasser d'un sénateur, il le fait massacrer en public et fait traîner son corps démembré dans tout Rome.

Parmi ses fascinations, la décapitation semblait également occuper une place de choix. Toujours selon Suétone, chaque baiser sur le cou de sa femme ou maîtresse du moment s'accompagnait d'une remarque sur le fait qu'il pouvait à tout moment « faire tomber cette belle tête ».

Une autre anecdote raconte comment il fut pris d'un fou rire lors d'un festin. Lorsque ses amis lui demandent la raison de cette bonne tranche de rigolade, il répond : « C'est que je songe que, d'un signe de tête, je puis vous faire égorger tous deux. ».

On va passer aussi rapidement sur les accusations à peine voilées d'inceste, Caligula étant très proche de sa sœur Julia Drusilla, au point de la faire asseoir durant les banquets, à la place réservée traditionnellement à sa femme.

En plus d'être un monstre de cruauté incestueux, Caligula aurait eu le mauvais goût d'amasser une collection de statues divines dont il aurait fait remplacer les têtes par la sienne. Une offense aux dieux particulièrement grave.

En tout cas sa folie présumée se manifestait également de manière plus innocente. Ayant un jour fait rassembler l'armée, il aligne les soldats et les balistes face à la mer vide... avant d'ordonner que l'on ramasse le plus de coquillages possibles ! De la même manière, son attachement plus qu'excessif à son cheval Incitatus est assez étrange. Celui-ci se serait vu construire une écurie en marbre, donné un palais, des esclaves et du mobilier précieux. La rumeur veut même que Caligula ait prévu de le faire sénateur. Malheureusement pour lui, il se fait assassiner juste avant de porter son cheval au pouvoir. Au bout d'un moment, la détestation générale gagne les prétoriens, la garde rapprochée de l'empereur, qui le passe par l'épée, en 41 de notre ère, à l'âge de 28 ans, avec sa femme et sa fille. L'idée émanait probablement d'un de ses favoris et de ses autres sœurs, qu'il avait fait exiler.



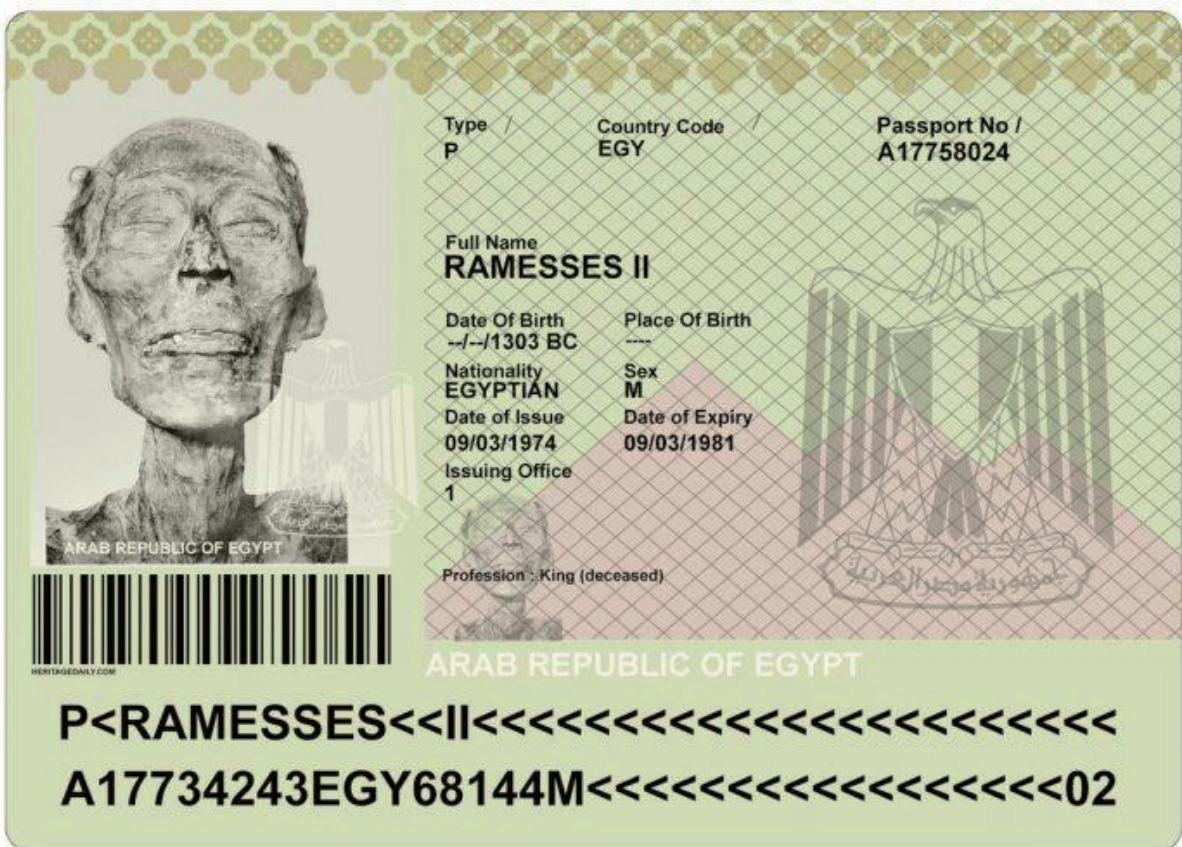
Statue équestre de Caligula

En 1974, le pharaon Ramsès II a reçu un passeport pour voyager à Paris, 3000 ans après sa mort.

Ramsès II (en égyptien ancien Ousirmaâtê Setepenrê, Ramessou Meryamon), né aux alentours de -1304 et mort à Pi-Ramsès vers -1213, est le troisième pharaon de la XIXe dynastie égyptienne. Il est aussi appelé Ramsès le Grand ou encore Ozymandias. Manéthon l'appelle Ramsès (ou Ramesses Miamoun, Rampses). Il règne de -1279 à -1213.

Les égyptologues avaient constaté que la momie de Ramsès II se détériorait de manière précoce exposée à des attaques de champignons. Ils décidèrent donc de l'envoyer à Paris pour une inspection plus poussée et une restauration qui durera près de 8 mois mobilisant plus de 100 scientifiques.

Selon la loi française, un individu, vivant ou décédé, devait posséder un passeport pour entrer sur le territoire français. La momie de Ramsès II a donc obtenu un passeport pour venir se faire soigner. Sur ce dernier était inscrite sa profession : « Roi décédé ».



Passeport de Ramsès II

Le « baiser Lamourette » (7 juillet 1792)

Le 7 juillet 1792, Adrien Lamourette, évêque constitutionnel et député de Rhône-et-Loire, prononce à la tribune de la Législative un discours appelant à l'union autour de la Constitution de 1791. Ses propos suscitent des embrassades. Cet épisode, souvent moqué sous le nom de « baiser Lamourette », est resté négligé par l'historiographie. Comment expliquer qu'au sein d'une Assemblée alors au bord de la rupture, l'intervention d'un député peu doué de talents oratoires, déclenche une telle réconciliation, certes éphémère ? Les interprétations contemporaines de l'événement sont contradictoires : les acteurs seraient guidés tantôt par une véritable volonté de paix, tantôt par la duplicité. Les écrits de Lamourette apportent une lumière nouvelle et révèlent comment, sous la pression des événements, l'orateur lui-même en vient progressivement à modifier son interprétation de l'épisode.

Une intervention efficace : l'émotion politique partagée à l'Assemblée

Même s'il conserve une notice dans la plupart des dictionnaires, le nom d'Adrien Lamourette n'évoque plus grand chose aujourd'hui. Au mieux se rappelle-t-on, en esquissant un sourire, le « baiser Lamourette », cette scène de réconciliation générale des députés provoquée par un discours de Lamourette appelant à l'union autour de la Constitution, lors de la séance du 7 juillet 1792, en plein débat sur la « patrie en danger ». Le surnom populaire donné à cette scène et, plus généralement, le patronyme même de son auteur, de surcroît un ecclésiastique, n'incitent pas à prendre au sérieux le personnage. Pourtant, au vu de son itinéraire, il apparaît comme ayant joué un rôle non négligeable pendant les premières années de la Révolution.

À partir de la fin août 1791, Adrien Lamourette cumule la fonction d'évêque constitutionnel de Rhône-et-Loire et de métropolitain du Sud-Est, à laquelle il a été élu le 1er mars, avec la charge de député de Rhône-et-Loire. Cette élection à la Législative s'explique par la popularité qu'il a acquise depuis son arrivée à Lyon et surtout par la recommandation en sa faveur, adressée par Mirabeau aux sociétés populaires lyonnaises. Lamourette et le tribun révolutionnaire ont en effet tissé des liens étroits pendant leur courte collaboration (deuxième semestre 1790-hiver 1791), le premier servant au second de « théologien » et lui fournissant notamment le canevas de deux discours importants prononcés à la tribune de la Constituante : le Discours sur l'exposition des principes de la Constitution civile du clergé, le 26 novembre 1790, et le Projet d'adresse sur la Constitution civile du clergé, le 14 janvier 1791. Cette adhésion de Lamourette à la Révolution, peut d'abord surprendre au regard de son itinéraire antérieur. Né dans l'Artois en 1742, il entre à 17 ans dans la Congrégation de la Mission fondée par Vincent de Paul. Il suit sa formation chez les lazaristes, devient professeur dans les séminaires lorrains de la Congrégation et dirige même le séminaire de Toul pendant deux années (1776-1778). Mais en 1778, une première césure se produit dans son itinéraire : il démissionne de son poste de directeur de séminaire, demande un congé de la Congrégation et s'occupe pendant cinq ans de la cure rurale d'Outremécourt en Lorraine.

En 1783, intervient une deuxième césure : il rompt définitivement avec la Congrégation de la Mission. En 1785, il entame une carrière d'apologiste. Ses deux premiers ouvrages lui valent d'être remarqué par l'archevêque de Paris, Mgr Leclerc de Juigné, qui le nomme alors aumônier de l'abbaye royale des Perrines de Chaillot. À la veille de la Révolution, en mai 1789, il obtient le privilège pour son dernier ouvrage apologétique, *les Pensées sur la philosophie de la foi*. Puis, il fréquente les milieux favorables à la Révolution, tels que la Confédération des amis de la vérité ou le salon de Madame Helvétius, où il rencontre Mirabeau. Au même moment, il renoue avec l'abbé Grégoire, son ancien élève à Metz. Ainsi, d'apologiste, ce qui implique une contestation, sinon un rejet, des idées soutenues par les philosophes des Lumières, Lamourette devient un partisan de la Révolution qui se déclare ouvertement l'héritière de ces mêmes philosophes.

Comment devient-il révolutionnaire ? La réponse est à rechercher pour partie dans ses conceptions religieuses qui se dessinent dès avant 1789, et pour partie dans l'opportunité, offerte par la Révolution, de jouer un rôle de poids dans le clergé. Son christianisme « éclairé » mettant l'accent sur la vocation humaine au bonheur, sa théologie du devenir, fondée sur le concept d'énergie et sa compréhension optimiste de l'homme, capable de suivre le message du Christ, constituent un terreau favorable à l'accueil des idées révolutionnaires et du catholicisme épris de liberté et d'égalité qui s'affirme ouvertement à partir de 1789. Une interaction se produit : certaines de ses intuitions théologiques s'approfondissent au contact des idées révolutionnaires, et inversement les idées religieuses de Lamourette font naître chez lui une appréhension bien particulière de la Révolution. La Révolution est l'occasion pour lui d'assumer des responsabilités et d'accomplir une mission qu'il considère comme divine : concilier la Révolution et le Christianisme. Son élection successive à l'évêché lyonnais et à l'Assemblée législative lui permet de travailler activement à ce projet.

Au sein de l'Assemblée législative, il prend plutôt rarement la parole. Il prétend travailler en sous-main. Pour justifier sa discrétion, il invoque son statut d'ecclésiastique et ses piètres talents d'orateur : « J'ai rarement parlé à la tribune ; mais de grands et énergiques patriotes y ont souvent prononcé ce que j'avais conçu et écrit. J'ai pensé que des idées d'une certaine nature, articulées par eux, fixeraient plus l'attention, et produiraient plus d'effet, que si elles eussent été présentées par un homme de mon état ». Il intervient toutefois le 21 novembre 1791, en faveur de la défense du titre de constitutionnel et du statut de fonctionnaire public attribués aux ministres assermentés : son discours, bien accueilli, est mis à l'impression. Ses autres prises de parole, très brèves, concernent des questions mineures, comme les avances à faire à la Maison de secours de Paris, le 30 mars 1792, et la remise d'un don de la part de la commune d'Écully près de Lyon, le 20 juin. Aussi, l'exaltation qu'entraîne son discours du 7 juillet 1792, peut-elle paraître d'autant plus étonnante qu'elle est suscitée par un député peu renommé pour son charisme. À la suite de Timothy Tackett, ne peut-on pas souligner, à travers le cas de Lamourette, le rôle moteur que peuvent acquérir, par un discours décisif, des députés peu connus face à des orateurs plus chevronnés habituellement plus favorisés par l'historiographie ?

Cette scène du « baiser Lamourette » provoque sourires et interrogations. Un tour d'horizon de l'historiographie prouve que le « baiser » n'a pas été totalement négligé, sans être toutefois soumis à une analyse approfondie. De plus, les interprétations exprimées sont loin d'être monocordes sur sa signification. Certains minimisent l'événement en le rabaisant à l'ordre de l'anecdote. Ils l'assimilent à une « idylle » ou à une plaisanterie qui aurait permis d'égayer les Français en un moment particulièrement tendu. D'autres historiens s'attardent sur sa signification. Dans son *Histoire de la Révolution*, Adolphe Thiers croit en la sincérité de la réconciliation : selon lui, les députés profitent du discours de Lamourette pour suspendre leurs divisions et se réfugier dans le confort d'un présent conciliateur. Placé dans une perspective plus longue, le « baiser » permet d'éclairer les raisons de l'aspiration à la république. Il prouve que le 7 juillet 1792, soit seulement un mois avant la fin de la monarchie constitutionnelle, la république était perçue par ses promoteurs, non comme le régime idéal mais comme une simple solution de rechange. De son côté, Jules Michelet a du mal à livrer une interprétation de la scène de réconciliation du 7 juillet, qu'il date par erreur du 6 juillet : « Chose étrange et inexplicable », s'exclame-t-il au constat de l'enthousiasme qui saisit une Gironde alors bien hostile au trône. Plus loin, il conclut sa narration : « Quoi qu'il en soit, la scène fut bizarre autant qu'imprévue ». Finalement, selon sa vision d'une France dotée d'une personnalité propre, quasi mystique parfois, il explique que « ces effusions naïves ne doivent pas surprendre. La France est un pays où le bon cœur éclate par accès, dans les plus violentes discordes ». Dans son *Histoire de la Révolution française*, Louis Blanc, favorable aux Jacobins mais ne reprenant pas ici l'interprétation immédiate du club, lit l'épisode selon sa grille personnelle et téléologique d'interprétation du sens de l'histoire. Même bref, le « baiser » conforte son idée selon laquelle « le cœur de l'homme n'est point fait pour la haine » et que le terme ultime de l'histoire consiste en la réunion fraternelle de toute l'humanité. Jean Jaurès attribue de son côté des « arrière-pensées » à l'orateur. Il insère l'épisode dans son interprétation globale de la Révolution qui, selon sa vision d'une démocratie sociale et républicaine, ne s'accomplit pas en 1789 mais en 1793. Dans ce schéma dualiste, Lamourette est plutôt rangé dans le mauvais camp, en l'occurrence celui qui conçoit la monarchie constitutionnelle, comme le point d'arrêt de la Révolution. Édouard Herriot atténue cette interprétation dans *Lyon n'est plus*. Il qualifie la scène de réconciliation de « triomphe pour Lamourette et d'ailleurs un triomphe contre la République ».

Aussi, pour ces historiens, le « baiser » est-il connoté tantôt positivement, comme dévoilant le sens de l'histoire ou la personnalité inhérente à la France, tantôt négativement, comme émanant d'un orateur exclu du panthéon de la République. Plus récemment, le « baiser » a été étudié dans le cadre de travaux portant sur la sensibilité révolutionnaire et sur le discours des Assemblées révolutionnaires. Pierre Trahard, auteur, romancier, poète, linguiste et critique littéraire français, (1887-1986), mentionne le « baiser » comme l'un des points d'orgue de la sensibilité révolutionnaire. Quant à Robert Darnton, historien américain, spécialiste des Lumières européennes et de l'Histoire du livre sous l'Ancien Régime, évoque le « baiser » en introduction d'un ouvrage intitulé *The Kiss of Lamourette*. Il exprime son désarroi face à cet épisode : est-ce la reconstitution du baiser médiéval de l'amour ou bien un rituel pour clore une guerre civile, un souffle du sentiment préromantique perceptible dans les tableaux de Greuze, une victoire momentanée d'Éros sur Thanatos, ou enfin une

brève bataille gagnée dans quelque coin obscur de l'âme? Plus avant, l'auteur rapproche l'enthousiasme qui soulève les députés d'une explosion de type millénariste.

L'historiographie récente essaie davantage de rendre au réel sa complexité et par là, a paradoxalement brouillé l'interprétation du « baiser Lamourette ».

Comment donc expliquer un tel enthousiasme dans l'enceinte parlementaire ? Dans quel contexte s'inscrit-il : quelles sont les tensions politiques qui habitent alors l'Assemblée, et auxquelles cet épisode permet de faire contrepoids ? Concernant l'orateur, quelles sont les motivations profondes de son intervention? Croit-il réellement à la viabilité de la Constitution? Les écrits de Lamourette permettent d'apporter une lumière nouvelle, surtout quant au regard qu'il jette lui-même sur l'événement. Ils exigent de prendre en compte le facteur chronologique qui modifie l'interprétation que l'orateur livre de sa propre allocution.

Une intervention efficace : l'émotion politique partagée à l'Assemblée

À compter du 20 juin, les tensions ne cessent de s'exacerber. Le 28, La Fayette se présente devant l'Assemblée pour réclamer la mise hors la loi des clubs et tente le lendemain de faire marcher la garde nationale contre les Jacobins. Ce coup de force échoue. La Fayette regagne son quartier général à la frontière, provoquant l'exaspération des militants révolutionnaires parisiens qui le brûlent en effigie. Aux Tuileries, le roi fait de plus en plus figure de prisonnier. Sur les fronts extérieurs, l'armée française, officiellement engagée depuis le 20 avril 1792 contre l'empereur d'Autriche et le roi de Prusse, accumule les revers. Le 30 juin, l'Assemblée émet un décret réglant les formes de la déclaration de la patrie en danger. Tour à tour, Torné, Pastoret et Condorcet exposent leur opinion. Les débats sont de plus en plus tendus: les députés sont conscients de faire face à une crise politique majeure et redoutent les réactions des sections parisiennes. Le 7 juillet au matin, tandis que le président est sur le point d'accorder la parole à Brissot au sujet des mesures de sûreté générale, Lamourette demande à faire une motion d'ordre à ce propos. Il promeut l'unité autour de la Constitution et met en garde à la fois contre la république et contre le bicamérisme. Outre le contenu même de l'allocution, il faut analyser ses conséquences immédiates à l'Assemblée, car ce discours provoque d'emblée une exaltation sans précédent parmi les députés depuis 1789.

Lors de son intervention, Lamourette souligne l'inanité des mesures prises par l'Assemblée pour enrayer « les progrès des maux, des divisions et des fermentations qui déchirent le sein de cet empire ». Les malheurs de la France proviendraient de la « désunion de l'Assemblée nationale ». En conséquence, il invite les députés à dépasser leurs dissensions, à reconnaître en chacun d'eux « la probité et l'honneur », et finalement à « ramener la représentation nationale à l'unité ». Il réduit les désaccords à un « malentendu » :

« Une section de l'Assemblée Nationale attribue à l'autre, le dessein séditieux de renverser la monarchie, et d'établir la république; et celle-ci prête à la première de vouloir l'anéantissement de l'égalité constitutionnelle, et de tendre à la création de deux chambres ; voilà le foyer désastreux d'une désunion qui se communique à tout l'empire, et qui sert de base aux coupables espérances de ceux qui manœuvrent la contre-révolution ».